

ÉLOGE FUNÈBRE

de E. HUBERT, prononcé le 19 juin 1905. en la salle des Promotions, par E. MASOIN, professeur à la Faculté de Médecine.

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Le 4 avril 1876 les cloches désolées sonnaient à l'église St-Pierre le glas funèbre pour le premier professeur d'obstétrique de notre Université, pour le maître inoubliable LOUIS HUBERT; comme aujourd'hui, le cœur affligé, nous répondions à cet appel lugubre: le cortège académique en deuil se rendait devant les autels confidents ordinaires de ses grandes joies et de ses grandes douleurs; les lamentations sublimes de l'Office des morts passaient sous les voûtes gothiques, disant et répétant: Donnez-lui le repos, Seigneur, donnez-lui le repos éternel; et alors s'engageait un dialogue sans égal; car la pauvre âme, comme si elle entendait nos voix plaintives, répondait: Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis. Puis sa plainte exhalée, le noir cortège rentrait dans nos vieilles Halles, et celui qui vous parle aujourd'hui en vertu des usages et des règlements académiques, avait le triste honneur de développer l'éloge du premier des deux Hubert, et il vous disait: Nous avons un roi, et nous l'avons perdu; oui, un homme qui avait reçu du Ciel les dons royaux de l'intelligence avec ceux du cœur, et nous l'avons perdu.

Aujourd'hui, après tant d'années, voilà que le hasard me ramène à cette tribune en deuil, et je dois vous dire: Nous célébrons les funérailles d'une dynastie, d'une noble dynastie scientifique; le fils aimé a rejoint dans la tombe le père inoublié, et me voici tenu de faire une chose presque inutile, l'éloge funèbre d'Eugène Hubert alors que son éloge est dans toutes les bouches. Sans doute, il faudrait exposer largement les mérites scientifiques et tous les autres de notre cher défunt; mais vraiment ce n'est pas ici le lieu propice; car à beaucoup d'égards cette tâche est inaccessible à la tribune que j'occupe, et finalement je crains bien que l'éloge que vous attendez, Messieurs, ne s'affaiblisse en passant par ma bouche dans les conditions de réserve et d'incompétence où je me trouve placé; mais vous considérerez ma tentative avec indul-

gence comme l'œuvre pénible d'un ami désolé qui apporte ici un juste et sincère éloge, chose délicate nommée d'une manière à la fois si suave et si triste « le parfum qu'on réserve pour embaumer les morts ».

Eugène Hubert était né à Louvain le 5 août 1859; après des études humanitaires au petit séminaire de St-Trond, il revint sous le toit paternel pour aborder la carrière médicale; il est encore dans le vestibule de notre Faculté, et déjà il inscrit son nom dans les fastes académiques; en effet, ici nous rencontrons la plus ancienne production de sa plume: il est admis dans cette même salle des Promotions, le 5 novembre 1858, à prendre la parole après le premier de nos recteurs, Mgr de Ram, et après notre illustre P.-J. Van Beneden, pour rendre hommage à la mémoire d'un ancien professeur de St-Trond, M. Van Oyen, enlevé prématurément aux vastes espérances qu'il donnait à la Science et à l'Université; dans son petit discours que l'Annuaire de l'Université catholique a reproduit (1), le jeune auteur — il n'avait pas 20 ans — annonce assurément certaines qualités d'écrivain; mais on est loin d'y trouver le style absolument supérieur qui devait apparaître plus tard, tant il est vrai que l'âge mûrit le talent et qu'il faut être réservé dans l'horoscope de la jeunesse.

Peu de temps après, en 1860, il présente une note sur un monstre humain à cette même Académie royale de médecine dont il devait plus tard devenir membre correspondant, membre titulaire, vice-président et enfin président. Après une discussion où notre éminent anatomiste Van Kempen défendit victorieusement son élève, ainsi qu'un bon maître défend un disciple digne de lui, l'Académie vota l'insertion du manuscrit en son *Bulletin* contrairement à l'avis qu'avait exprimé la Commission (2).

Après ces premiers essais arrive l'œuvre capitale à laquelle Eugène Hubert collabora puissamment, et qui finalement devint presque son œuvre personnelle; je veux dire le *Cours d'accouchements* professé à l'Université catholique par son père d'abord, par lui-même ensuite. D'une main puissante et sûre, le père avait tracé le plan de l'édifice, suivant un style élégant et sobre; comme en se jouant des difficultés, il

(1) *Annuaire de l'Université catholique*, 1859, p. 238.

(2) *Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique*, 1861, pp. 60, 682 et 857.

avait jeté les fondations, élevé la charpente, réglé la disposition de toutes choses; je le comparerais volontiers à l'architecte et au maçon qui conçoivent et construisent le monument dans ses lignes imposantes. Héritier scientifique de son père, le fils entra de plein pied, comme l'initié du privilège, dans cet édifice superbe; avec une piété toute filiale il l'entretint jalousement; avec un talent d'artiste il l'orna de mille décors nouveaux; il en transforma même des quartiers, selon les exigences du jour; bref, il en fit cette œuvre affinée pour le fond et pour la forme qui est sans rivale dans notre pays, et qui peut lutter, je le pense, avec les meilleures de l'étranger.

A côté de cette publication magistrale qui résume le travail de deux vies continuées sans aucune interruption, il nous faut placer le cours tout personnel de *Déontologie* que notre regretté collègue créa de toutes pièces en 1890. Ce cours original se trouve contenu dans un petit volume qui forme un vrai bijou d'humour, de savoir et de dignité; il y a là des pages incomparables au point de vue de la finesse d'observation et du talent de l'écrivain; telle est, entre autres, la galerie de ces médecins imaginaires dont les noms à eux seuls, docteur Volevite, docteur Adhésif, docteur Finaud, docteur Agame et autres, sont de véritables trouvailles. Laissez-moi m'étendre ici sur les mérites de la forme qui brille d'un éclat sans égal; je n'hésite pas d'ailleurs à dire qu'Eugène Hubert était sans doute le meilleur écrivain du pays depuis que la mort avait brisé la plume du docteur Lefebvre; mais dans le monde de la littérature belge on ignore ces talents particuliers quand ils appartiennent au monde médical.

Nulle part ailleurs Hubert n'a pu donner aussi librement carrière aux chevauchées de sa puissance comme styliste; ici il n'était astreint à aucune entrave; ce cours de déontologie, en effet, unique en son genre, n'est pas plus cours à certificat que matière à examen; il s'affranchit du genre austère de l'exposé scientifique comme de tous les cadres imposés par la tradition. Vous pensez bien qu'il est difficile d'être brillant d'allure en causant de forceps, de leviers, de pelvimètres, de transformateurs et d'appareils élytro-ptérygoïde. Mais combien Eugène Hubert prend largement sa revanche sur cette terre vierge et nouvelle! De même que dans la conversation il pouvait lancer coup sur coup des fusées étincelantes, comme dans un feu d'artifice éblouissant, ici il donne la mesure plénière de son style et de son esprit; aussi l'on voit apparaître dans toute sa beauté ce langage clair et fin, alerte et digne, bien moderne, mais du bon moderne, expression d'une langue qui semble arrivée à

maturité ; il ne va pas comme d'autres écrivains décadents ou névropathes, qui ne possèdent à aucun degré l'inspiration sacrée, il ne va pas ramasser des expressions dans le ruisseau, ni chercher je ne sais où des mots bizarres pour faire, en définitive, grimacer la muse sur des tréteaux et fixer l'attention du public, parce qu'ils ne sauraient la faire chanter dans sa langue divine. Lui, écrivain de race, en un style académique et charmant, il expose les traditions de l'honneur professionnel et la jurisprudence spéciale de notre carrière, tantôt accumulant des faits précis et des textes de lois, tantôt avec le bon sens qui est l'apanage des Hubert, tranchant des questions épineuses, tantôt sortant par un coup lumineux d'esprit d'un passage obscur, toujours intéressant et vivant, aimable et souriant, tel enfin que nous l'avons connu dans le charme de son intelligence et l'aménité de son caractère.

J'ai rapproché, comme vous le voyez, Messieurs, les deux cours que notre collègue professait dans la Faculté de médecine. Mais aussi je dois faire un retour en arrière vers une série de publications spéciales. Or, une des premières en date est un mémoire important présenté à l'Académie royale de médecine de Belgique et intitulé : « De la version par manœuvres externes, du mécanisme des présentations naturelles et des présentations vicieuses du fœtus, et de l'exploration de l'abdomen ». Sous ce titre compliqué qui embrasse au moins trois questions distinctes, notre collègue publie une imposante série d'observations pour la plupart empruntées à la pratique de son père qui fut l'inventeur de la version obstétricale par manœuvres externes ; il expose l'historique de la question et s'applique à démontrer que dès le premier jour Louis Hubert s'était montré si parfait qu'en 1880 on pouvait dire : « Sur l'accommodation de l'enfant dans le sein de la mère, le palper abdominal et la version externe, on n'a, depuis 1845, rien ajouté d'essentiel à l'enseignement du professeur de Louvain (1). »

La médecine moderne est sagement constituée comme art et comme science ; or ici, et dans tous les domaines semblables, le progrès normal s'effectue avec lenteur ; souvent on avance de trois pas comme dans une procession célèbre, pour reculer ensuite de deux pas ; mais tandis que les pieux danseurs d'Echternach effectuent un parcours notable en une seule journée, la science progresse plus lentement, plus majestueu-

(1) Mémoire cité, p. 10, dans la collection des *Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale de médecine de Belgique*, 1880, in 8°, t. V, 5^e fascicule.

sement, comme si la grandeur nuisait à la subtilité. Puisque le progrès affecte cette lenteur fatale, puisqu'aucun homme ne trouve d'emblée, tant ingénieux qu'il soit, la formule précise de la vérité, il en est de même pour la forme d'un instrument, même de celui qui serait le plus simple en apparence tel qu'une pince. Ainsi en fut-il d'un instrument, bienfaisant entre tous, qui porte le nom latin de forceps, ce qui semble m'autoriser à vous en parler librement, puisque le latin possède, de temps immémorial, certain privilège qu'on n'accorde même pas à la science ; mais je suis bien autrement autorisé à vous en parler ici, Messieurs et Messieurs, puisque dans l'église St-Jacques, à Gand, le public peut chaque jour contempler sur une pierre tombale la représentation du forceps primitif tel que l'inventa notre compatriote Jean Palfyn vers 1720. Je ne crois pas qu'il existe dans les arsenaux effrayants mais bienfaisants de la chirurgie un instrument qui ait été aussi souvent que celui-ci l'objet de transformations, modifications, perfectionnements, y compris les réclames. « Aucun instrument, disait notre regretté collègue, n'a subi de plus nombreuses modifications que le forceps, et on lui en imprime encore de nouvelles tous les jours. On composerait un gros volume à les vouloir décrire toutes (1). » Or, Messieurs, les deux Hubert ont porté leur attention sagace sur l'important instrument dont je parle et qui rend des services tels qu'on en abuse : s'appuyant sur le calcul qu'il maniait en maître — il avait été professeur de mathématiques et de géométrie ici-même, avant la rénovation universitaire de 1854 —, Louis Hubert avait démontré les défauts graves du forceps, et il y avait remédié en indiquant la direction vraie suivant laquelle doit agir l'instrument. C'était là un immense progrès ; mais ces puissantes mains de fer qui saisissent une tête souple et molle peuvent la comprimer d'une manière fâcheuse quoique l'entraînant selon les axes voulus ; ici le fils intervient et, par son forceps à branches parallèles — retour ou recul, comme il le dit lui-même, vers les *mains* primitives de Palfyn (2) — il agit d'une manière moins dangereuse pour le cerveau de l'enfant. Ainsi donc le père eût le mérite de préconiser la traction dite *axiale* ; le fils vanta le retour aux branches parallèles, et les mains de fer du vieux Palfyn, modifiées par deux autres belges, se présentent aujourd'hui comme un instrument à la fois doux et fort, rationnel et pratique. J'aime

(1) *Accouchements et Déontologie médicale*, 4^e édition, 2^d vol., p. 394.

(2) *Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique*, 1903, n^o 1, p. 35.

à enregistrer ici le témoignage autorisé de M. le docteur N. Charles, chirurgien-directeur de la Maternité de Liège, ancien sénateur de Belgique : « Nous avons décrit et apprécié le nouveau forceps de Hubert (1) dans les colonnes de ce *Journal* et dans la dernière édition de notre *Cours d'accouchements*. Nous ne lui avons pas ménagé nos éloges parce qu'il les méritait et qu'il nous a rendu de signalés services : depuis lors nous n'avons plus recours qu'à lui et notre premier jugement est chaque jour confirmé par de nouveaux faits (2). »

Messieurs, quand j'ai assumé, sur l'invitation de notre cher et vénéré recteur Mgr Hebbelynck, la tâche de rendre à notre regretté collègue l'hommage académique que nous lui devons, j'avais espéré d'abord pouvoir présenter ici un aperçu général et complet de l'œuvre si variée et si imposante que la mort a clôturée sans retour ; mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que cette tâche ne pouvait être réalisée. D'abord, avec son intelligence si ouverte et sa plume si souple, Eugène Hubert a touché à presque toutes les grandes questions médicales qui venaient se présenter à son regard vigilant au milieu du tourbillon des progrès et des discussions. Mais allez donc faire la synthèse ou le résumé d'une pareille carrière ! Autant écrire l'histoire de la médecine elle-même au jour le jour depuis plus de trente ans. D'ailleurs il est tels sujets d'études que la science rend nobles et purs comme tout ce qu'elle touche, mais qui me semblent pourtant inabordables à cette tribune ; nous sommes ici dans la salle de Narez et de Réga, la célèbre salle des Promotions, et nous y promouvons, promotion lugubre, hélas ! Eugène Hubert aux honneurs posthumes qu'il mérite ; mais nous ne sommes pas au douloureux hospice de la Maternité ni dans une clinique de gynécologie. Enfin, quoique vous représentiez ici, Messieurs et honorés Confrères, toutes les branches et les plus hautes branches du savoir humain, je puis vous dire, sans offenser personne, que vous ne suivriez pas toujours aisément un vieux doyen de la Faculté de médecine dans les développements où il devrait s'engager. Laissons donc des détails inaccessibles ; élevons-nous avec l'esprit même de Celui que nous honorons en ce jour ; montons ensemble vers les sommets, et de là considérons dans ses

(1) Il s'agit ici d'Eugène Hubert.

(2) *Journal d'accouchements et revue de médecine et de chirurgie pratiques*, 7 mai 1905.

grandes lignes l'activité de l'aimable et distingué collègue que fut Eugène Hubert.

Avec ses deux qualités supérieures, je veux dire, avec son esprit alerte et son style admirable, qualités qui dans la carrière du journaliste ordinaire l'auraient placé au tout premier rang, il arriva nécessairement qu'Eugène Hubert disait son mot, si vous permettez cette expression, dans la plupart des sujets qui passaient devant lui; or, il le faisait avec une finesse et une pénétration qui lui assuraient une véritable puissance. Parmi ses nombreuses interventions de l'espèce à l'Académie de médecine, remarquons son discours sur le vésicatoire et la saignée (1), son discours sur la déclaration des naissances et des maladies contagieuses (2), son discours dans la discussion sur les humanités gréco-latines (3); ajoutons ici la besogne de confiance qui lui fut adjugée lors de notre jubilé cinquantenaire, à savoir, rendre compte des travaux d'obstétrique présentés devant nous pendant les vingt-cinq dernières années (4). Ailleurs, dans le *Journal des sciences médicales* publié par des professeurs de notre Faculté, organe où même il régna comme un maître toujours aimable, il aborda tant de questions que je ne puis faire autrement que de vous renvoyer à notre *Bibliographie académique* (5), qui même demeure incomplète à cet égard, comme cela devait arriver.

Fallait-il glorifier le très remarquable médecin de Courtrai qui inventa le forceps? — Il était au pied de la statue de Jean Palfyn le jour de l'inauguration, et il y prenait la parole au nom de notre Académie royale de médecine (6).

Fallait-il glorifier l'apôtre martyr de la charité, le père des lépreux, le missionnaire désormais célèbre qui, après avoir été assis sur les bancs de cette Université, s'en alla, pour ainsi dire, s'enterrer vivant dans l'île redoutable de Molokaï? — Eugène Hubert prenait sa plume, et burinait sur ce thème, qui touche aux sciences médicales comme à la charité chrétienne, des pages émues et charmantes (7).

(1) *Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique*, 1891.

(2) *Id. id.*, 1899.

(3) *Id. id.*, 1902.

(4) Extrait du volume contenant les Comptes rendus des six Sections et le Compte rendu des cérémonies jubilaires.

(5) *Université catholique de Louvain, Bibliographie*, 1900, p. 162, premier supplément, p. 26; deuxième supplément, p. 28.

(6) *Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique*, 1889.

(7) *Revue médicale de Louvain*, 1894.

Fallait-il une autre fois glorifier notre cher et inoubliable confrère le docteur Ferdinand Lefebvre? — Il se présentait, et après tant de discours éloquents, il trouvait encore le moyen de magnifier cette grande mémoire (1).

Une autre fois encore, sur le terrain des doctrines, où il était intransigeant avec toute l'amabilité possible, il se prononçait dans la fameuse question du fœticide médical; à peine est-il besoin de dire qu'il n'admettait aucunement le fœticide médical; il se basait d'une manière inébranlable sur ces mots impérieux : *Non occides*, et n'admettait pas en l'occurrence le cas de légitime défense pour la mère vis-à-vis de l'enfant. Il en venait finalement à conclure dans cette question si grave et si pénible que « l'enseignement de l'Église — car les Congrégations Romaines ont encore parlé à cet égard en 1884 — est conforme à la raison, au droit naturel, à la morale et même aux tendances de la science moderne (2) ».

D'ailleurs toutes les choses loyales et belles, vertu, sciences et littérature, trouvaient un écho sonore dans son âme éveillée; l'art lui-même comptait en lui un appréciateur délicat; après avoir secouru la créature humaine dans sa misère et sa détresse il savait admirer la beauté rayonnante dans l'art antique. Mais il y a bien plus; joignant aux lumières du critique la pratique elle-même, il manifestait, comme en se jouant, un extraordinaire talent pour le dessin. Combien de croquis charmants, parfois satiriques, toujours dignes et corrects, n'a-t-il pas esquissés puis abandonnés à sa place sur les tables austères des jurys d'examens ou de l'Académie royale de médecine! Combien de fois les graves personnages qui péroraient n'auraient-ils pas été désarçonnés subitement s'ils avaient connu les fusées étincelantes d'esprit que lançait Eugène Hubert en les écoutant, tandis que sa main d'artiste traçait des charges humoristiques inspirées toujours par l'esprit, mais tempérées aussi par la décence et la charité!

Ce talent spécial pour le dessin lui rendait de nombreux services dans la pratique de son enseignement; je me souviens qu'il me disait un jour — à l'époque où nous étions jeunes — comment en cas d'embarras survenu dans des explications verbales — car il était timide dans la parole publique — il trouvait près du tableau noir un refuge assuré où il pre-

(1) *Revue médicale de Louvain*, 1902, et *Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1904.

(2) *Revue médicale de Louvain*, 1889, p. 125.

naît largement sa revanche. Ce don précieux du dessinateur lui servait aussi, dans ses livres ou ailleurs, à marquer la forme des instruments spéciaux que possède la chirurgie obstétricale ou dont il voulait l'enrichir, et à cet égard encore il avait l'intelligence particulièrement douce; car, non seulement il a modifié l'instrument capital, le forceps, dont nous avons déjà parlé, mais encore il a construit un nouveau pelvimètre (1), de nouvelles soudes utérines à reflux (2) et plusieurs autres appareils. A diverses reprises les instruments imaginés ou perfectionnés par Eugène Hubert ont figuré avec honneur dans ces grandes exhibitions d'art, de mécanique et de commerce qu'on appelle *expositions*, et, en ce moment même, il est à Liège un recoin où l'on peut admirer les instruments dus à l'esprit inventif de notre regretté collègue.

A l'occasion, renonçant au rôle d'inventeur, il se faisait le protagoniste de procédés ou d'appareils nouveaux dus à l'étranger; ainsi fut-il le premier, je pense, qui en Belgique employa dans le travail de l'accouchement les appareils à traction continue (3) et il défendit opiniâtement devant l'Académie l'appareil élytro-ptérygoïde de Chassagny (4). De même, il prôna vivement l'emploi du tannin dans le traitement de la diphtérie, préconisé d'abord en Belgique par notre regretté collègue de Dinant, M. le docteur T. Cousot.

Mais ce n'est pas tout encore. Cet homme qui avait reçu de la nature des dons si généreux, qui maniait avec une égale aisance la langue du parleur distingué et le crayon de l'artiste, la plume de l'écrivain — même du poète, et d'un poète délicat — comme aussi jadis le rude fer de la chirurgie, il possédait comme tous ceux de sa race, les plus hautes qualités morales : une âme charitable et douce, un caractère radieux et enjoué, une loyauté à toute épreuve. Il aimait les pauvres et s'intéressait activement à toutes leurs misères. Il aimait ses disciples de l'Université comme des fils, et il poussait la bonté pour eux jusqu'aux plus extrêmes limites. Son amitié pour tous était fidèle, agissante et efficace; j'en fus plus d'une fois le témoin, et tandis que d'autres se dérobaient au moment de soutenir le drapeau ou de défendre les intérêts d'un ami, lui, il demeurait ferme et tranquille, fort et serein, confiant dans l'honneur de son nom et la conscience de son honnêteté sans tache.

(1) *Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique*, 1870, p. 1152.

(2) *Id., id.*, 1888, p. 578.

(3) *Id., id.*, 1870, p. 327.

(4) *Id., id.*, 1883, p. 1072 et *passim*.

En approchant du terme de ma tâche douloureuse, qu'il me soit permis de m'élever encore, si je le puis, à des considérations plus hautes et plus générales.

La médecine constitue tout à la fois une science et un art, même un sacerdoce; l'empirique qui parfois arrive au succès est un individu qui peut-être possède par instinct quelque chose du côté artistique de notre profession; quant aux gens qui nous raillent sous des vocables plus ou moins ingénieux, même sinistres, de morticoles et autres pareils, ils n'ont pas pour excuse le génie de Molière ou la verve endiablée de Voltaire; ils sont d'ailleurs arriérés de presque deux siècles, car la médecine a marché, même prodigieusement, beaucoup plus que l'esprit de nos moqueurs traditionnels. A ces plaisanteries décadentes nous pouvons tout simplement opposer la vie des deux Hubert; car voilà deux hommes qui ont cultivé en savants et en artistes, tous les deux avec une dignité sans tache et un désintéressement rare, une des branches les plus délicates de l'arbre médical: le père, nourri par de fortes études et de puissantes méditations, initié à tous les secrets des mathématiques, aborde la carrière ingrate et dure de l'obstétrique; possédant toutes les qualités physiques et morales de la spécialité, incarnant la bonté avec la force, l'intelligence avec le travail, il rend des services inappréciables dans la cité universitaire où il jouit d'une popularité incomparable, et au-dehors où rayonne son talent, je dirais presque son génie dans la spécialité. A travers des journées sans repos et des nuits sans sommeil il trouve le temps de composer des travaux empreints de rigueur mathématique et de sagacité médicale, au point qu'on se demande comment cet homme a pu faire à la fois tant de pratique et tant de science.

L'estime publique, la réputation supérieure, on dirait volontiers la gloire, s'attachent à son nom, et quand, à notre grande douleur, il succombe prématurément il nous laisse un héritier digne de lui qui s'applique avec un soin jaloux à développer et à embellir l'œuvre paternelle.

Le second Hubert, ainsi qu'il le faut dans cette disposition providentielle des choses, a surtout l'intelligence alerte, la plume incomparable, toutes les qualités enfin qui conviennent pour mettre en défense et en lumière l'œuvre grandiose du père. Il y ajoute ses inventions personnelles, toutes les grâces de l'esprit et de la littérature, et enfin leur œuvre, continuée en deux vies superposées, forme un monument durable dans la science médicale belge. A peine est-il besoin de dire que tous les deux sont au premier rang par la dignité de leur vie, par le charme de leurs relations, par toutes les qualités morales enfin qui

rivalisent chez eux avec les qualités de l'intelligence. Il me plaît de présenter ensemble ces deux nobles physionomies pour l'honneur de la profession médicale, de l'Académie royale et de l'Université catholique. Aussi de tous côtés on rend hommage à leurs mérites et on s'incline devant leur mémoire : pour ne parler aujourd'hui que du fils — laissant dans sa gloire, que le temps consacre, le père inoublié — c'est dans le sentiment d'une morne tristesse et debout tout entière que l'Académie royale de médecine a reçu le douloureux message de la mort prématurée d'Eugène Hubert qui, pour cette année précisément, occupait le fauteuil de la présidence ; la presse ordinaire et la presse scientifique ont eu des paroles élogieuses et émues pour notre regretté collègue ; permettez-moi de reproduire ici quelques lignes caractéristiques d'un auteur déjà cité aujourd'hui, et dont le témoignage n'est nullement suspect, puisque personnellement il rompit plusieurs lances en des tournois scientifiques contre le redoutable joueur qu'était Eugène Hubert.

« Les Hubert (de Louvain) représentaient des idées obstétricales scientifiques et pratiques très particulières et constituaient une véritable École spéciale, ayant une valeur considérable et une autorité énorme : on pouvait ne pas être chaque fois de leur avis et discuter certaines de leurs opinions, mais on devait toujours s'incliner devant leur entière bonne foi, leur science profonde, leurs connaissances étendues, leur travail assidu, leurs conceptions consciencieuses et raisonnées.

Hubert père avait presque découvert de toutes pièces le *palper abdominal* et la *version externe*, développés plus tard par Mattéi et réinventés après par d'autres ; il avait imaginé l'instrument ingénieux dénommé par lui le *transforateur*, destiné à faire éclater le sphénoïde, clef de voûte de la base crânienne ; il avait surtout étudié l'*action du forceps* et était parvenu à réaliser cette fameuse *traction axile*, devenue depuis lors la gloire de Tarnier.

Hubert fils qui vient de s'éteindre avait non seulement le respect de son père, mais un véritable culte, une ardente vénération (que nous partageons) pour sa mémoire.

Eugène Hubert a produit de nombreux travaux et a publié deux nouvelles éditions revues et augmentées du *Cours d'accouchements* de son père. C'était un écrivain de grand talent, un littérateur des plus distingués, un polémiste ardent et habile...

De tels hommes sont l'honneur et la gloire de leur pays ; leurs concitoyens les citent avec orgueil ; ils illustrent les établissements où ils

enseignement, et leurs disciples sont fiers, avec raison, d'avoir reçu les leçons de pareils maîtres (1). »

Mais laissons-là tous les témoignages humains; nous arriverons à l'apogée de ce douloureux éloge, comme à son terme, en invoquant le Livre des livres et considérant combien les textes sacrés s'appliquent aux médecins dignes de leur mission, ainsi que l'étaient les deux Hubert.

Il est dans la Bible toute une série de sentences consacrées à la profession médicale, et y touchant en ces formules autoritaires qui appartiennent au Livre inspiré. Ecoutez ces paroles qui nous dédommagent amplement des moqueries de la foule ignorante, des folliculaires, des sophistes et des romanciers :

« Honorez le médecin à cause de la nécessité que vous en avez, et aussi parce que c'est le Très-Haut qui l'a créé pour vous guérir dans vos maladies.

Car toute médecine vient de Dieu... »

Et plus loin, dans un autre verset :

« La science du médecin l'élèvera en honneur... »

Et plus loin encore :

« Il se sert des médicaments pour apaiser les douleurs et pour guérir...

Appelez le médecin pour vous traiter,

Car c'est le Seigneur qui l'a créé. Qu'il ne vous quitte donc point, parce que son art vous est nécessaire (2). »

Il me semble entendre la femme en souffrance dire au médecin qui la garde, et parfois la sauve, exactement ces paroles bibliques : « Ne me quittez pas, votre art m'est nécessaire, apaisez mes douleurs... » comme si le texte sacré trouvait ici une application toute particulière.

Vous penserez sans doute avec moi, Messieurs, qu'il est impossible de pousser l'éloge plus loin, puisque nous sommes arrivés à ce point que nous pouvons appliquer, sans aucune exagération de langage, les louanges de l'Écriture sainte à notre cher défunt après les hommages des hommes et les honneurs de la science. Aussi ne me reste-t-il qu'à prononcer la parole douloureuse du dernier adieu.

C'est avec un sentiment de vifs et unanimes regrets qu'il nous faudra

(1) *Journal d'accouchements et revue de médecine et de chirurgie pratiques*, 7 mai 1905. — Article de M. le docteur N. Charles.

(2) *Sainte Bible contenant l'Ancien et le Nouveau Testament, etc.*, par le R. P. De Carrières, t. V., p. 183, chapitre XXXVIII de l'*Écclésiastique*.

effacer — non pas de nos cœurs, c'est impossible — mais de nos tablettes académiques ce nom sympathique entre tous, des deux Hubert, qui pendant plus de soixante ans ont versé sur la science médicale et l'université de Louvain un éclat si limpide et si doux. Digne héritier de son père, le fils porta vaillamment un lourd héritage, et sa mémoire restera parmi nous entourée d'une auréole affectueuse.

Au nom de la Faculté de Médecine je lui adresse avec une douleur profonde le salut de l'adieu suprême.